

YVES MEYNARD
CHRYSANTHE
1. La Princesse perdue



CHRYSANTHE

1. LA PRINCESSE PERDUE

DU MÊME AUTEUR

- La Rose du désert.* Recueil. (épuisé)
Québec : Le Passeur, Pure fiction, 1995.
- Chanson pour une sirène.* [É. Vonarburg] Novella. (épuisé)
Hull : Vents d'Ouest, Azimuts, 1995.
- Le Mage des fourmis.* Roman jeunesse.
Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop, 1995.
- Le Vaisseau des tempêtes.* Roman jeunesse.
Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop, 1996.
- Le Prince des glaces.* Roman jeunesse.
Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop, 1996.
- Un œuf d'acier.* Roman.
Hull : Vents d'Ouest, Azimuts, 1997.
- The Book of Knights – Le Livre des Chevaliers.* Roman.
New York : Tor Book, 1998.
Beauport : Alire, Romans 029, 1999.
- L'Enfant des Mondes Assoupis.* Recueil.
Lévis : Alire, Nouvelles 126, 2009.
- Les Marches de la Lune morte.* Roman.
Lévis : Alire, GF 35, 2015.
Lévis : Alire, Romans 184, 2017.
- Chrysanthe.* Omnibus.
New York : Tor Books, 2012.
- Chrysanthe 1. La Princesse perdue.* Roman.
Lévis : Alire, GF 69, 2018.
- Chrysanthe 2. Le Prince rebelle.* Roman.
Lévis : Alire (printemps 2019).
- Chrysanthe 3. Le Royaume en guerre.* Roman.
Lévis : Alire (automne 2019).

CHRYSANTHE

1. LA PRINCESSE PERDUE

YVES MEYNARD



Illustration de couverture : ÉMILIE LÉGER

Photographie : SERGE MEYNARD

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum Editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 1 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Téléphone : 33 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Téléphone : 33 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Diffuseur : **Interforum Suisse S.A.**

Route André-Piller 33 A
Case postale 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 26 460 80 60
Télécopieur : 41 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : **OLF**

Z.I.3, Corminbœuf
P. O. Box 1152, CH-1701 Fribourg
Commandes :
Téléphone : 41 26 467 51 11
Télécopieur : 41 26 467 54 66
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum Editis S.A.

Fond Jean-Pâques, 6 1348 Louvain-la-Neuve
Téléphone : 32 10 42 03 20
Télécopieur : 32 10 41 20 24
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

120, côte du Passage, Lévis (Qc) Canada G6V 5S9
Tél. : 418-835-4441 Télécopieur : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition du Conseil des Arts du Canada (CAC), du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition, et du Programme national de traduction pour l'édition du livre.



Les Éditions Alire inc. bénéficient aussi de l'aide de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et du Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© 2012 YVES MEYNARD

© 2018 ÉDITIONS ALIRE INC. & YVES MEYNARD
POUR LA VERSION FRANÇAISE

Pour mes parents

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I : <i>INFINIMENT LOIN</i>	1
1. Une princesse imaginaire	3
2. Un preux chevalier	39
3. En fuite	85
LIVRE II : <i>LES MONDES FACTICES</i>	103
1. En chasse	105
2. Le munken	141
3. Le long du gradient	183
4. Les Haies	213
5. Testenel	259
6. Vorlok	281
Lexique	301

*La vie de chaque homme est un conte de fées,
écrit des doigts de Dieu.*

Hans Christian Andersen

LIVRE I

INFINIMENT LOIN

1

Une princesse imaginaire

— Il était une fois, disait Tap Pleine-Lune, une petite princesse nommée Christine qui vivait avec son oncle.

Christine enfouissait sa tête plus profondément dans son oreiller ; il était froid là où le tissu était encore humide de larmes. Elle fermait les yeux très fort, tentait d'imaginer la princesse dans son château. Elle la voyait portant une robe pleine de volants et de galons, cousue d'étoiles – de vraies étoiles, non pas des découpures de papier d'aluminium mais des lumières éblouissantes, couleur d'argent et d'or. Elle vivait dans un immense château plein d'amis et de trésors, et tout le monde l'appelait « Altesse ». Une larme perla à son œil gauche, traversa l'arête de son nez avant d'être bue par la taie d'oreiller.

La princesse Christine n'avait pas de maman : sa mère était morte depuis longtemps et Christine ne l'avait jamais connue. Elle avait un père : un homme très grand, avec une barbe à la fois noire et blanche, mais Christine ne pouvait plus se l'imaginer que comme une lointaine présence, une figure vue du coin de l'œil. Il lui manquait terriblement et elle pleurait en pensant à lui, mais il avait quitté sa vie depuis si longtemps que les larmes de Christine étaient davantage un réflexe que

l'expression de la tristesse. Et même si elle s'emmitouflait dans le rêve de la princesse toutes les nuits, même si elle s'y accrochait de toutes ses forces, elle ne le faisait qu'en mémoire de ce qu'elle avait perdu, et non plus en espérant un jour s'échapper.

Elle s'endormait chaque soir en pleurant et se réveillait les larmes aux yeux. Depuis longtemps, elle ne sanglotait plus ; quand ses larmes s'épuisaient enfin, elle se frottait les yeux avec ses poings, pour se débarrasser des dernières traces d'humidité, avant de se lever. Tap Pleine-Lune était assis sur la chaise devant le petit bureau ; il lui adressait un sourire de consolation, ses grandes dents étincelant dans la lumière du matin. Elle puisait dans ce sourire la force d'affronter le reste de la journée.

Papa avait été emporté quand elle avait quatre ans : le tiers de sa vie s'était déroulé sans lui. À l'époque, elle vivait ailleurs, dans un endroit merveilleux qu'elle ne parvenait plus à se rappeler nettement. Certainement pas aussi beau que le château de ses rêveries, mais quand même une source de joies inépuisable. Il y avait eu là beaucoup de gens, tous gentils avec elle. Les souvenirs de Christine pâlissaient rapidement lorsqu'elle plongeait trop loin dans le passé. C'était comme lorsqu'elle trempait un pinceau sur un disque d'aquarelle et étalait la couleur sur le papier : la teinte riche du début se fondait vite dans le blanc de la feuille. Si elle fermait ses yeux un long moment et se concentrait, elle pouvait ramener quelques images à la lumière. Des gens habillés en vêtements sombres qui se penchaient pour lui parler, quelque part dans une vaste pièce emplie d'objets brillants, où des statues de marbre d'un bleu presque blanc se dressaient en rangées le long des murs. Une femme dodue coiffée d'une cornette ; sa robe était aussi rouge que le vin, et des mèches grisonnantes encadraient son visage aux

pommettes saillantes. Christine ne se rappelait pas les autres traits de son visage et n'aurait su dire la relation entre la femme en rouge et elle-même. Ou encore, elle se revoyait en train de marcher le long d'une rue pavée et non pas asphaltée ; elle se rappelait la façon dont ses chevilles pliaient à chaque pas, car elle était sans cesse en train de grimper ou de redescendre. Elle devait faire attention ; une grande personne avec elle, une autre femme, l'avait tenue par la main, était restée toute proche, prête à l'empêcher de tomber. Un autre souvenir encore, qui ne pouvait être qu'un vieux rêve : celui d'un paysage empli de fleurs, d'une surabondance de fleurs immenses, plus hautes qu'un homme, un éblouissement de jaune et de violet. Et quelques falotes impressions de son papa. Un homme grand et maigre, au visage étroit dominé par un long nez droit. Elle dans les bras de son père ; un baiser chaud et mouillé sur son cou, et le chatouillis de sa barbe rêche.

Quand elle avait quatre ans, il lui était arrivé quelque chose, quelque chose dont elle ne parvenait pas à se souvenir, un bouleversement épouvantable de toute son existence, qui s'était manifesté sans avertissement. Elle avait quitté les lieux où elle avait toujours vécu, elle était venue vivre ici, avec Tonton. Ces lieux-ci étaient gris et ternes, et tout petits. Cela ne l'avait pas tellement dérangée, car elle-même était encore si petite qu'au fond elle préférait un monde à ses proportions. Mais Papa n'était pas ici, et cela, c'était épouvantable. Au début, elle n'arrêtait pas de demander où donc était Papa ; et chaque fois, Tonton lui répondait que Papa était parti, pour toujours, et qu'elle ne le reverrait jamais. Elle savait ce que c'était que la mort, car Maman était morte, alors elle demandait si Papa était mort. Tonton se fâchait alors. Non, son papa n'était pas mort, il était simplement parti, et Christine ferait mieux de ne plus penser à lui.

Ce n'était pas la seule de ses questions qui suscitait la colère de Tonton, loin de là. Il se fâchait souvent, et tout particulièrement quand elle parlait de son lieu de naissance et lui demandait pourquoi les choses étaient si différentes ici. Tonton n'arrêtait pas de la reprendre, tellement elle inventait. Maintenant qu'elle avait six ans, elle distinguait mieux l'imagination de la réalité. Mais quand elle était toute petite, elle les confondait tout le temps et s'était fabriqué un passé qui ne pouvait être vrai. Pas surprenant que Tonton se soit fâché chaque fois qu'elle présentait ses fantasmes comme la pure vérité.

Si elle s'était imaginé toutes ces invraisemblances, ce devait être parce que son esprit n'avait pu s'accrocher aux souvenirs de ses premières années : ils avaient fui, ne laissant derrière eux que la lie de la mémoire, juste assez pour que Christine se languisse d'un passé qu'elle ne pourrait jamais retrouver. La plupart du temps, c'était en rêve qu'ils lui revenaient ; elle se réveillait en sursaut, un fragment de souvenir encore clair à son esprit. Sur l'instant, elle était convaincue que c'était un vrai souvenir ; pourtant, il ne s'agissait que d'une image isolée, privée de presque toute signification : comment faire la différence avec un simple rêve ? Des murs de feuillage imposants, couverts de fleurs ; une perspective étourdissante de couloirs rayés en bleu et brun ; une cascade d'objets étincelants que l'on versait sur ses genoux, en un monticule qui s'effondrait sous leur nombre, et malgré cela ses jambes ne sentaient rien du poids des objets ; un paysage géométrique compliqué, qui devait avoir été le dessin d'un tapis, d'un point de vue tout près du sol. Des fragments d'une vie perdue dans un passé immensément lointain, d'il y avait deux longues années.

Elle n'essayait plus de relier ces fragments entre eux, de bâtir d'immenses édifices d'imagination en une tentative de tout justifier ; elle se contentait de les

préservé, autant que possible, au plus profond de son cerveau d'enfant, et se concentrait sur le monde où elle vivait désormais, ce monde qui, comme le répétait inlassablement Tonton, était le monde réel, le seul qui comptait.

Elle se rappelait très nettement ce qui s'était passé après le bouleversement ; elle se souvenait combien elle avait été malheureuse au début. Elle voulait ravoïr son papa, elle voulait que tout redevienne comme avant ; elle le voulait avec toute la rage et l'absolu de l'enfance. Elle avait hurlé et sangloté des heures durant. À cette époque, elle devait pouvoir se souvenir de comment les choses étaient avant, mais bien vite elle avait commencé à oublier et à combler les brèches de sa mémoire par des inventions. Maintenant que ses souvenirs s'étaient estompés, maintenant qu'elle avait également oublié les fantaisies qui exaspéraient Tonton, elle n'était plus aussi triste. Et il y avait, toujours, Tap Pleine-Lune pour la consoler : son fidèle compagnon, son inébranlable soutien. Il lui semblait que Tap avait toujours été là, mais cela ne se pouvait pas : il y avait bien dû y avoir une époque où elle ne le connaissait pas. Tap était un petit lapin qui se tenait sur ses pattes de derrière et pouvait parler. Il n'avait pas l'air d'un vrai lapin : il ressemblait plus à un dessin animé, d'une certaine façon, ou peut-être à une marionnette.

Elle seule pouvait le voir ; elle en était bien consciente et prenait garde de ne jamais parler de lui à qui que ce soit. Jamais elle ne demandait qu'on lui mette une place à table, jamais elle ne pipait mot quand quelqu'un s'asseyait sur la chaise occupée par Tap. Car Tap était rusé, rapide, et n'avait nul besoin de manger. Il disparaissait de sous les fesses des intrus en un clin d'œil ; il ne parlait jamais en même temps que quelqu'un d'autre, ne faisait jamais rien qui aurait pu amener Christine à trahir son existence.

C'était surtout la nuit qu'il lui parlait, lorsqu'elle était couchée dans le noir, la tête enfouie dans son oreiller. Sa voix n'était pas, comme on aurait pu s'y attendre, la voix haut perchée d'un dessin animé ; c'était plutôt la voix d'un jeune homme, un ténor caressant. Il disait : « Ne craignez rien, ma princesse, un jour les choses iront mieux. Espoir et confiance, confiance et espoir ! D'anciennes magies sont à l'œuvre pour vous libérer. Ne l'oubliez jamais. »

C'était gentil de sa part de jouer le jeu, de continuer à prétendre qu'elle était vraiment une princesse et non pas simplement la petite Christine dont la mère était morte et dont le père avait été emmené loin d'elle pour des raisons qui dépassaient son entendement. Elle y jouait parce que cela l'aidait à croire que le tracé de sa vie déboucherait un jour sur un monde moins gris, moins triste. Parfois, juste au moment où elle s'endormait, elle se sentait entrer dans le rêve de la princesse, et le rêve l'environnait soudain d'un flamboiement de gloire, comme l'accomplissement de promesses immémoriales, comme la réponse à toutes les questions qu'elle aurait jamais pu se poser. Mais le matin venu, il ne lui restait que ses larmes.



Tonton était un homme rondouillard au crâne chauve, dont le visage prenait des teintes écarlates au moins deux fois par semaine. Maintenant qu'elle était plus grande, Christine n'était plus, ou presque plus, jamais la cause de ces terrifiantes bouffées de colère. Lorsqu'elle l'était, il se calmait très vite, s'excusait. Il disait qu'il comprenait, qu'elle n'était encore qu'une petite fille, et que ce n'était pas sa faute si elle ne connaissait rien à la vie. Ses vraies colères étaient causées par ses conversations, car Tonton était un homme d'affaires, ce

qui voulait dire qu'il travaillait surtout dans son bureau, là où se trouvait un téléphone. Il passait le plus clair de la journée à parler dans le combiné, et cela le rendait riche. De temps en temps, des gens venaient à la maison livrer un nouveau meuble, un tableau, un petit bibelot qu'on laisserait Christine regarder mais jamais toucher.

Parfois – plus rarement – ils apportaient un jouet pour Christine. Elle n'aimait pas toujours les jouets, mais la plupart étaient bien. Son préféré était une poupée, une Jessica de plastique toute mince, avec des cheveux blonds qui descendaient jusqu'à ses fesses. On pouvait les couper et les coiffer, mais jamais Christine n'aurait osé porter les ciseaux sur cette chevelure soyeuse, qui lui paraissait inviolable. Elle jouait, tranquillement, avec Jessica, murmurait les conversations de Jessica avec d'autres poupées, celles-là imaginaires. Souvent, Tap jouait avec elle, et il chuchotait les paroles des autres poupées. À deux, ils fabriquaient des histoires pour meubler la vie de Jessica : elle était une exploratrice, ou une chanteuse, ou une scientifique qui inventait des potions exotiques et des rayons étranges.

Au début, Christine passait ses journées à jouer sans but ; jamais dehors, toutefois, sauf en de rares occasions où Tonton sortait « prendre le soleil », ce qui voulait dire qu'il s'allongeait sur une chaise de tissu et s'endormait, tandis qu'Imelda, la dame qui venait chaque jour faire le ménage et la cuisine, surveillait Christine avec une expression de souverain ennui. Mais peu après son sixième anniversaire, on lui apprit qu'elle devrait aller à l'école une fois l'automne venu. Elle avait peur de l'école et commit l'erreur de le dire. Tonton se fâcha tout de go, pas au point d'en avoir le visage cramoisi, mais presque, et lui déclara que tout le monde devait aller à l'école ; lui aussi était allé à l'école, et c'était bien pour ça qu'il était riche. Christine

lui demanda si l'école allait lui apprendre à elle aussi à se servir du téléphone, et le visage de Tonton rosit dangereusement.

— Ne te moque pas de moi, petite, dit-il (quand il l'appelait « petite », cela voulait dire qu'elle avait commis une bêtise). Tu rentreras en classe au début de l'année scolaire, comme tout le monde. D'ailleurs, il est temps que tu te fasses des amis, tu es assez vieille pour ça.

Christine n'osa pas discuter et se borna à hocher la tête en silence. Ce soir-là, quand elle alla se coucher, les larmes lui vinrent aux yeux comme d'habitude, une réaction aussi automatique, aussi dépourvue de sens, que lorsque sa vessie se vidait.

« Tap », murmura-t-elle. Le lapin bondit sur son lit, pencha la tête pour la regarder de plus près. Il avait de grands yeux d'un bleu brillant, même dans la pièce obscure.

— Ne craignez rien, ma princesse, commença-t-il.

— Tonton me dit que je vais devoir aller à l'école cet automne. C'est affreux ; qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Mais c'est une très bonne nouvelle, voyons, dit-il à sa grande surprise. Vous allez enfin sortir de cette maison ! N'est-ce pas une bonne chose ?

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dehors ? Je veux dire... d'autres personnes que Tonton et Imelda... Qu'est-ce qu'ils vont me faire ?

Tap resta silencieux un long moment, puis de sa voix de jeune homme, il demanda : « Et que pourraient-ils vous faire qui soit pire que ce qui vous est déjà arrivé ? » Christine ne put lui répondre. Au matin, à son réveil, elle constata qu'elle n'avait pas pleuré.



Lorsque vint le Septième Mois, Christine découvrit que l'école n'était pas aussi horrible qu'elle l'avait craint. Elle n'avait pas à marcher jusque-là, car un monsieur qui travaillait lui aussi pour Tonton l'emmenait en voiture et la déposait juste en face de l'édifice de briques rouges, aux fenêtres bordées de bois. Elle avait emporté Jessica dans son sac, sans le dire à personne, espérant ainsi trouver un peu de réconfort dans la présence de sa poupée. Quand elle pénétra dans la salle de classe et se rendit à son pupitre, malgré la présence de tous ces gens qui faisait battre son cœur très fort, elle constata qu'elle parvenait à se débrouiller. Et alors elle sentit quelque chose de très doux effleurer son genou nu ; elle dut retenir un cri de stupéfaction en découvrant que Tap l'avait suivie jusqu'à l'école. Il lui fit un clin d'œil et lui murmura : « Surprise, ma princesse ! Je serai avec vous tous les jours, tant que vous aurez besoin de moi. Ne craignez rien. Espoir et confiance, confiance et espoir ! »

Rassurée par ces deux talismans, elle parvint à surmonter les terreurs de l'école. Son professeur était une femme aux longs cheveux roux, avec un nez pointu, si gentille que Christine en vint rapidement à l'aimer. À la récréation, elle put parler avec d'autres enfants. Elle était presque certaine que c'était la toute première fois ; il lui semblait que, dans son autre vie, elle n'avait jamais été environnée que d'adultes, que jamais elle n'avait joué avec quelqu'un de son âge.

Elle était trop timide pour parler beaucoup ; mais personne ne se montra méchant avec elle, comme elle l'avait tellement craint. Où donc avait-elle pris cette idée que les enfants étaient turbulents et passaient leur temps à se frapper sans raison ? Ces enfants avaient tous l'air heureux, et aucunement agressifs. Dans la cour d'école, appuyée contre le mur de briques, elle sentit le toucher rassurant de Tap sur sa jambe – il

était beaucoup plus petit qu'elle, même debout sur ses pattes de derrière il lui arrivait à peine à la taille – et se permit de croire que tout allait finir par s'arranger.

Elle pleurait encore parfois, le matin seulement, et brièvement. Elle avait découvert qu'en fin de compte elle aimait l'école. Elle aimait apprendre de nouvelles choses. La plupart du temps c'était amusant : il y avait des leçons de géographie, quand la maîtresse indiquait les sept continents sur un grand globe terrestre ; et des leçons d'histoire, dans lesquelles elle racontait la vie de personnes du passé, y compris des rois, des reines et des princesses, qui dorénavant ne vivaient plus que dans les livres de contes ; et on apprenait aussi à lire et à écrire. Christine avait appris toute seule à lire, en écoutant les émissions éducatives à la télévision ; elle n'en revenait pas de découvrir que d'autres enfants ne savaient même pas reconnaître les lettres.

Sa vie avait changé à nouveau, mais cette fois c'était pour le mieux. Tap aussi était heureux : il marchait d'un air guilleret, ses yeux de dessin animé pétillaient, et parfois sa voix s'élevait comme celle d'un enfant sur-excité. Tonton continuait à s'emporter, mais Christine n'en était plus jamais la cause. Au contraire, il était content d'elle ; lorsqu'il regardait son bulletin de notes et souriait de satisfaction, Christine sentait la joie l'envahir.

Ainsi les semaines et les mois passèrent. Une fois qu'elle eut appris à écrire, Christine décida de tenir un journal. Comme les événements de son quotidien devenaient vite lassants, il lui vint l'idée de noter les quelques souvenirs qui lui revenaient en rêve. Chaque fois qu'elle se livrait à cette tâche, Tap se tenait près d'elle, toute son attention fixée sur le cahier, hochant la tête d'un air sentencieux. Elle remplit une page après l'autre au fil des mois ; cela la ravit, car il lui semblait maintenant qu'elle se ressouvenait davantage de son

passé. Après un an, quand elle relut attentivement son journal, elle déchanta : rien de ce qu'elle croyait avoir récupéré de son passé n'avait de sens. Ce n'étaient que des lambeaux échappés de contes de fées et de dessins animés. Chaque fois qu'elle s'était éveillée en sursaut, l'esprit envahi par un souvenir sans prix arraché au néant, et qu'elle s'était dépêchée de le noter, elle avait été sous l'emprise d'un rêve. *Papa ordonne à trois chasseurs de ramener un cerf pour le festival* : cela, c'était évidemment tiré de *La Princesse et la Paysanne*. Et la note suivante, griffonnée dans la pénombre qui précède l'aube, les lettres chevauchant obliquement les lignes bleues qui marquaient la page : *La dame en rouge parle de Dieu en chantant une jolie chanson*. Même maintenant, Christine pouvait revoir la scène en pensée, retrouver des fragments de mélodie. Sauf que personne ne s'habillait ainsi, personne ne chantait ce genre de chanson. Dans le coin de la page, il y avait un barbouillis, sa tentative maladroite pour représenter une robe confectionnée de plumes. Elle avait cru se rappeler avoir porté un tel vêtement, jusqu'à la sensation de ses doigts caressant des douzaines de plumes à la fois. Mais Annika la Fille-Fée dont elle regardait les aventures chaque semaine portait parfois une robe de plumes ; nul doute que là était la source de ce faux souvenir.

Certes, de lire ces notes tracées au crayon, cela évoquait encore à son esprit de fugitifs éclats de souvenirs ; et elle sentait toujours quelque chose au plus profond d'elle-même qui tremblait. Mais elle ne pouvait plus se convaincre qu'il s'agissait là de véritables souvenirs ; elle avait trop fait semblant, elle avait passé tellement de temps à désirer être une princesse qu'elle s'était imaginé que ces lambeaux de rêves avaient une signification. À regret, Christine revint à la dernière page de son journal, écrivit FIN au bas de la page,

referma le cahier et l'enfouit dans son tiroir à chaussettes.

Les mois devinrent des années ; Christine rêvait encore d'être une princesse, se languissait encore pour une autre vie, mais d'une manière de plus en plus abstraite : cela devenait une occupation de routine, puis une mauvaise habitude, comme de se ronger les ongles.

Lorsqu'elle eut dix ans, Tap Pleine-Lune commença à s'estomper. Elle ne s'en rendit pas compte la première fois : elle était à l'école, concentrée sur ses leçons. Rien n'existait plus pour elle que le livre qu'elle consultait pour trouver les réponses aux questions sur sa feuille. Quand elle sut qu'elle avait presque terminé, elle leva les yeux. Elle s'attendait à apercevoir au moins la pointe de ses oreilles surmontant le rebord de son pupitre, mais elle ne sentait aucunement la présence de Tap. Un coup d'œil à l'horloge murale lui annonça qu'elle avait moins de dix minutes pour terminer, et elle retourna à sa feuille. Quand la cloche sonna, Tap était à ses côtés, et mit sa patte dans sa main, comme d'habitude ; Christine ne s'inquiéta de rien.

Sauf que le phénomène se reproduisit le lendemain, durant la récréation : Christine, seule, attendait que son amie Freynie revienne de la salle de bains. Tap bavardait de choses sans importance, selon son habitude, quand soudain il se tut. Elle baissa les yeux : il avait disparu. Cela lui arrivait parfois de disparaître, si quelqu'un était sur le point de marcher sur lui ; mais toujours dans ce cas, Christine n'avait qu'à regarder autour d'elle et elle l'apercevait un peu plus loin, souriant, tout fier de son agilité. Maintenant, elle avait beau regarder partout autour, elle ne le voyait plus. Freynie la rejoignit, se mit à lui raconter une histoire compliquée au sujet de son cousin Léon, qui s'estimait maintenant assez vieux pour fumer. Christine fit

semblant d'écouter, toute son attention occupée par la recherche de son compagnon ; et soudain elle sentit qu'il était revenu. Là, perché sur l'appui d'une fenêtre, Tap lui adressait un clin d'œil. Christine put enfin se détendre, revenir à l'histoire de Freynie. L'incident n'avait rien d'inquiétant, se dit-elle, il ne se reproduirait pas.

Mais bien sûr, il n'en fut rien. Encore et encore, Tap s'éclipsa, pour un laps de temps variant de cinq minutes à plus de deux heures. Et finalement, un septidi, Christine s'éveilla et se retrouva seule dans sa chambre. Elle eut beau se concentrer sur Tap, avec des efforts désespérés, il ne réapparut pas.

Les larmes lui vinrent aux yeux, elle qui n'avait pas pleuré depuis si longtemps. Elle était stupide de s'attrister ainsi, se morigéna-t-elle intérieurement. Elle était devenue trop vieille pour ce genre de fantaisie. Elle comprenait mieux que quiconque la différence entre la réalité et l'imagination. Elle savait fort bien que ce que son esprit invoquait n'était nullement ancré dans la réalité. Elle savait cela depuis des années, presque la moitié de son existence. Et pourtant, elle ne pouvait retenir une épouvantable tristesse à l'idée d'avoir perdu son ami imaginaire.

Une heure avant le souper, Tap revint. Christine, assise à son bureau, s'acharnait sur un problème d'arithmétique. Elle avait du mal à diviser par des fractions ; c'était la troisième fois qu'elle devait effacer sa réponse et recommencer. Et soudain, elle ressentit la présence de Tap, juste derrière elle. Elle se retourna et le vit, très nettement. Ses yeux n'étincelaient plus ; son expression de dessin animé révélait la tristesse, sinon le désespoir.

— Oh, ma princesse, murmura-t-il d'un ton affligé, je suis désolé !

Il s'élança vers elle, sauta sur ses genoux d'un bond – il avait grandi comme elle avait grandi, mais

beaucoup moins vite ; elle pouvait maintenant le cajoler presque comme un animal familier.

— Je ne voulais pas vous quitter, dit Tap depuis l’abri de ses genoux, mais je n’ai pas pu m’en empêcher. Je tâcherai d’éviter que cela arrive encore... mais j’échouerais probablement. Vous allez devoir être très courageuse.

Elle le regarda et décroisa soudainement ses bras ; il revint au sol d’un autre bond.

— Tap, dit-elle, je suis si contente que tu sois là. Mais il ne faut pas que tu aies de la peine, ce n’est pas grave. Je crois que je deviens trop vieille pour avoir un ami imaginaire, c’est tout.

Sitôt eut-elle prononcé ces mots que Tap était perché sur son pupitre, devant elle. Christine en fut stupéfaite : durant toutes les années où Tap avait été son compagnon, jamais il ne s’était comporté de cette façon. Le moindre de ses mouvements, peu importe sa rapidité, avait été continu – parfois, elle s’était étonnée du pouvoir de son imagination, capable d’effets plus spectaculaires que tout ce qu’offrait l’écran. Or cette fois, Tap avait changé instantanément de position ; cette discontinuité avait quelque chose de profondément malsain. Empirant encore la situation, il se mit à lui parler avec un sérieux absolu, comme un prêtre à la confesse du primidi.

— Cela n’a rien à voir avec votre âge. Je ne suis pas imaginaire. J’ai toujours été là pour vous, car vous aviez besoin de moi. Rien n’a changé pour vous : vous avez encore besoin de moi. C’est moi qui ai changé. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je ne sais pas quoi au juste ; quand je ne suis pas avec vous, je suis encore là, mais... mais comme... partout à la fois. Je ne peux l’expliquer, parce que je ne peux pas le comprendre. Je ne suis pas vraiment très futé, vous comprenez. Tout ce que je sais, c’est que je ne resterai peut-être pas avec vous très longtemps encore.

La tristesse et l'incrédulité se disputaient les émotions de Christine. Elle murmura :

— Mais Tap, voyons... Je t'ai inventé, c'est tout. Dora, à l'école, elle avait un ami imaginaire aussi, un garçon invisible qui s'appelait Tod...

Tap secouait vigoureusement la tête ; sa patte de derrière gauche en tremblait d'agitation.

— Vous ne m'avez pas inventé, ma princesse. Oh, une partie de moi vient de votre esprit, mais pas l'essentiel. J'ai été forgé en un instant, et l'instant d'après on m'a envoyé vers vous ; j'ai volé vite, si vite... Je crois que nous étions plusieurs au début, tous à votre recherche. J'ai été le seul qui ait pu vous rejoindre, et vous vous éloigniez si vite que je parvenais à peine à suivre. Une de mes pattes avait saisi votre main ; je me suis accroché et vous m'avez entraîné dans votre chute... Je me souviens des premiers jours ; vous étiez si triste que vous aviez oublié comment parler. Vous ne saviez plus que pleurer et gémir. J'étais là pour vous. Je vous ai laissée me voir, et toucher ma fourrure, et cela vous a calmé. Mais vous avez oublié tout cela, n'est-ce pas ? Oh, ma princesse, je suis tellement vieux ! Je ne suis pas censé vieillir, et pourtant je me sens si vieux. Quelque chose ne va pas. J'ai l'impression d'être en mille morceaux à l'intérieur...

Christine sentit un frisson la traverser à ces mots. Son imagination avait pris le mors aux dents. « C'est absurde », dit-elle, et elle passa sa main à travers Tap. Il n'y eut pas de résistance : ses doigts traversèrent le lapin sans ressentir le moindre contact.

— Enfin, Tap, tu n'es pas là. Personne ne peut te voir à part moi !

Le visage de Tap était tordu par la colère ou le désespoir.

— Cela ne veut pas dire que je ne suis pas réel ! Si je ne suis que le produit de votre imagination, pourquoi

est-ce que vous êtes en train de penser ces choses ? On m'a envoyé vers vous, on m'a ordonné...

« Assez ! » s'écria-t-elle tout haut, si fort que Tonton devait l'avoir entendue depuis le salon. Elle ferma les yeux et se remit à murmurer.

— Va-t'en, Tap. Je ne veux plus entendre ces choses-là. Tu me fais de la peine. Va-t'en ! Je ne veux plus croire en toi !

La voix de Tap se brisa quand il répondit.

— Je ne dois pas vous faire de mal, ma princesse. Je ne dois pas, et je ne le ferai pas. Pardonnez-moi. Vous ne saurez jamais à quel point je vous ai aimée.

Et alors Christine sentit une bouffée de chaleur l'emplir tout entière ; ses doigts fourmillaient, des étincelles lumineuses tournoyaient à la périphérie de son champ visuel ; son dos et ses épaules étaient douloureux.

La porte de sa chambre s'ouvrit ; Tonton accourait. Il s'agenouilla auprès d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il l'aïda à se rasseoir, son bras entourant ses épaules en un geste protecteur.

— Tu t'es fait mal, Christine ? Je t'ai entendue crier, et puis un gros bruit. Tu es tombée de ta chaise ?

— Je... Je jouais, Tonton, c'est tout. J'ai basculé la chaise trop loin vers l'arrière, et je suis tombée. Excuse-moi, Tonton, je n'ai pas fait exprès.

— Tu n'as pas l'air bien. Je t'emmène à l'hôpital.

Christine eut beau protester qu'elle se sentirait mieux dans un instant, Tonton la prit dans ses bras, l'emporta à la voiture, la conduisit lui-même jusqu'au gros édifice de pierre noire près de la rivière. Il l'avait couchée sur le siège arrière et ne cessait de regarder par-dessus son épaule pour s'assurer qu'elle n'allait pas plus mal. Elle lui répétait qu'elle se sentait déjà mieux, mais il ne lui répondait pas, reportait son attention sur la route.

Était-il en colère contre elle ? Son visage avait sa couleur normale, peut-être même un peu plus pâle. Il avait de la peine, alors, il s'inquiétait. Christine ne ressentait que de la honte ; elle se concentrait sur ce sentiment, comme pour s'y noyer. Tout plutôt que de penser à ce qui venait de se passer. Ce sentiment de dislocation, cette bouffée d'étrangeté qui l'avait envahie... Elle ne devait pas y penser ! Sa main, par elle-même, tâtonnait à la recherche du toucher rassurant de la fourrure de Tap, mais ne rencontrait que le vide. Espoir et confiance, confiance et... elle avait recommencé à pleurer. Atterrée, elle se répétait *J'ai tellement honte, j'ai tellement honte, je jouais à faire semblant comme une petite fille et je suis tombée en bas de ma chaise et mon oncle se donne tout ce mal pour moi...*

Le docteur la traita avec une bonté froide, lui demanda de fixer son regard sur une petite lumière qu'il projetait dans ses yeux, de tenir ses bras devant elle à l'horizontale, sans bouger. Avait-elle mal quand il touchait ici, ou là ? Elle lui répondit presque mécaniquement, lui raconta la version épurée des faits dont elle s'était presque convaincue elle-même, comme quoi en jouant sur sa chaise elle avait perdu l'équilibre.

— Tu sais quel est ton signe astrologique ?

— Oui, couronne.

— Ah. Bizarre, ce n'était pas censé être un mauvais jour pour toi alors. Tu connais ton ascendant aussi ?

— Non.

— Monsieur Matlin, vous connaissez l'ascendant de votre nièce ?

Tonton n'en savait rien lui non plus. Le médecin finit par hocher la tête avec une sagacité qui sonnait un peu faux.

— Eh bien, je crois qu'il n'y a aucune crainte à avoir. Christine n'a jamais perdu conscience, aucun signe d'une commotion cérébrale. Elle a simplement

eu très peur quand elle est tombée et s'est cogné un peu la caboche.

Comme si ce diagnostic avait été une accusation, les larmes de Christine recommencèrent à couler. Elle essayait de toutes ses forces de les retenir, mais des sanglots la secouaient malgré tout.

— Allons, allons, disait le docteur qui la tenait par les épaules tandis qu'elle haletait et gémissait. Tout va bien aller maintenant. Tu as eu peur, mais c'est fini.

— Non, dit-elle, incapable d'empêcher les mots de franchir ses lèvres, c'est Tap, j'ai peur pour lui, il est parti et je sais qu'il ne reviendra jamais, c'est ma faute, c'est moi qui lui ai dit de s'en aller !

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda le docteur en fronçant les sourcils.

Elle sentit qu'elle avait enfin attiré son attention, tout comme celle de Tonton qui la regardait, stupéfait, par-dessus l'épaule du médecin. Elle avait si peur, elle se sentait tellement dépossédée, qu'elle avoua tout : qu'elle avait eu un compagnon imaginaire depuis toujours, qu'il lui avait déclaré qu'il était bien réel, que ses mots lui avaient fait tellement peur qu'elle l'avait renvoyé, et que c'était à ce moment qu'elle était tombée de sa chaise.

Quand elle eut terminé, elle sentit un immonde soulagement se répandre en elle, comme une dose de venin. On devait se sentir comme ça après s'être confessé, lorsqu'on avait de vrais péchés sur la conscience. Après la confesse venait la pénitence, bien sûr ; Christine ne doutait pas qu'il allait se passer des choses déplaisantes. Tonton allait piquer une crise terrible, lui crier des bêtises, l'enfermer dans sa chambre, peut-être. Mais maintenant elle pouvait le regarder en face, elle pouvait soutenir son regard incrédule sans trembler, maintenant qu'elle avait révélé tous ses secrets et trahi celle qu'elle avait été.

— Peux-tu patienter dans le fauteuil pendant un petit moment, Christine ? J'ai besoin de parler avec ton oncle ; juste un petit instant, dit le médecin.

Christine hocha la tête, obéissante, et resta assise sur la chaise de chrome et de vinyle noir pendant un bon quart d'heure ; elle ne ressentait rien, ne pensait à rien. Enfin, la porte de la salle d'examen se rouvrit ; Tonton était là pour la ramener à la maison.

Le trajet se déroula en silence. Christine, maintenant assise sur le siège avant, regardait le paysage passer, lentement au loin, mais si vite près de la voiture. Sa vie se mouvait ainsi désormais : son enfance s'éloignait derrière elle. Tap était parti, alors pourquoi devrait-elle continuer à penser à lui ?

Ils arrivèrent à la maison de Tonton, en banlieue. Tonton arrêta la voiture dans l'allée, sortit et alla ouvrir la porte de Christine. Ce fut seulement alors qu'il l'aidait à se relever, sa main à elle toute petite dans sa patte charnue, qu'il desserra les lèvres.

— J'ai pris un rendez-vous pour toi, dit-il.

Elle n'aurait pas pu interpréter le ton de sa voix : on aurait dit qu'il ressentait à la fois une profonde tristesse et une amère satisfaction.

— Tu vas aller voir le docteur Armand le prochain duodi.



Le bureau du docteur Carl Armand était à l'autre bout de la ville ; le chauffeur de Tonton l'y emmena comme il le faisait pour la conduire à l'école, mais c'était beaucoup plus long. Elle avait bien deviné, naturellement, de quel genre de médecin il s'agissait, mais elle n'en savait pas beaucoup sur eux, et elle n'avait pas osé demander des détails à Tonton. Elle aurait souhaité emmener sa Jessica avec elle, même si elle

ne jouait plus à la poupée depuis plus d'un an. La poupée de plastique, elle au moins, était tangible.

Christine avait cru que le docteur Armand aurait pratiqué dans une clinique moderne, un bel édifice tout blanc et propre. En fait son bureau était au second étage de ce qui avait été une grande maison privée et qui avait été redivisé en appartements et en petits bureaux. Ce fut le docteur en personne qui vint ouvrir lorsque le chauffeur frappa à la porte.

— C'est Christine Matlin, annonça le chauffeur lorsque le médecin passa la tête par l'ouverture.

— Excellent, vous êtes précisément à l'heure. Très bien ; vous pouvez attendre dans le fumoir au bout du corridor. Nous en avons au plus pour quarante-cinq minutes. Tu veux bien entrer, Christine ?

Le docteur Armand la fit asseoir dans un fauteuil, tandis qu'il se plongeait dans une masse de papiers, parmi lesquels elle crut reconnaître son thème astrologique. C'était un homme d'assez grande taille, avec un visage très rond et des cheveux châtons clairsemés. Il portait des vêtements décontractés, ni complet ni cape, mais un pantalon brun et une chemise d'un violet pâle, déboutonnée au col, sans cravate. Il portait des lunettes, bien sûr – pourquoi donc tous les docteurs portaient-ils des lunettes ? Les fenêtres de son bureau se reflétaient dans ses verres, et elle pouvait aussi distinguer de petites images déformées des papiers qu'il étudiait.

— Eh bien Christine, dit-il enfin, d'une voix douce mais ferme, tu sais pourquoi tu es ici ?

— Mon oncle ne me l'a pas dit, monsieur.

Le docteur Armand se renfonça dans son fauteuil.

— Je vais te le dire tout net, parce que tu es assez vieille pour l'accepter. Ton oncle m'a demandé de te voir parce qu'il a peur que quelque chose n'aille pas dans ton esprit. Attention, je ne dis pas qu'il croit que

tu as perdu la raison ! Il ne pense pas du tout que tu sois folle, et moi non plus je ne le pense pas. C'est simplement que nous nous demandons si tu ne te sens pas... euh... troublée ; confuse, disons. Et moi, je voudrais t'aider à mieux te sentir.

— Et pourquoi est-ce que... est-ce qu'il pense que je suis... que j'ai un problème ?

— Quand tu es arrivée à l'hôpital, tu as dit au résident que tu avais chassé ton ami imaginaire, et que c'est pour cela que tu es tombée de la chaise et que tu t'es évanouie.

Elle baissa les yeux et hocha la tête. Tout bas, elle dit :

— Oui, j'avais un ami imaginaire avant ; mais il est parti. Je ne suis pas la seule, il y a beaucoup d'enfants qui ont des amis imaginaires. Il y a une fille dans ma classe qui en avait un.

— Et est-ce qu'elle avait le même âge que toi tu as maintenant, quand elle avait cet ami ?

— ... Non.

— Tu me dis que c'est normal pour un enfant d'avoir un ami imaginaire, Christine, et c'est normal en effet ; mais pas passé un certain âge. Tu as dix ans, hein ? Depuis combien de temps as-tu cet ami ?

— Euh... je l'ai toujours eu, d'aussi loin que je me rappelle.

— Tu sais, Christine, j'ai lu beaucoup de livres, dit le docteur Armand en désignant les rayonnages sur les murs de son bureau, qui en effet débordaient de tomes. Et tous ces livres s'accordent pour dire que passé l'âge de cinq ans, six ans tout au plus, un enfant ne devrait pas avoir d'ami imaginaire. Si le tien est resté avec toi si longtemps, c'est le signe que quelque chose t'attristait. Car c'est à ça que servent les amis imaginaires, Christine, les enfants malheureux les inventent pour faire face au monde qui les entoure. Dirais-tu que tu es malheureuse ?

— Non ; j'aime aller à l'école, j'aime apprendre de nouvelles choses. Je suis bien plus heureuse que je l'étais avant.

— Ah ? Tu étais malheureuse avant ?

— ... Oui. J'étais... très malheureuse quand j'étais petite.

— Comment cela ?

— Je pleurais tout le temps.

— Et pourquoi avais-tu autant de peine ?

— Je m'ennuyais de mon père. Je ne me souviens plus de lui maintenant, mais quand j'étais petite je m'en souvenais, et je pleurais parce qu'on me l'avait enlevé.

— Et sais-tu pourquoi il est parti ? demanda le docteur d'une voix douce.

Elle n'en avait aucune idée.

— Eh bien, dit-elle, je... quand j'avais quatre ans, Papa est parti. Il n'est pas mort. Ma maman était morte, mais lui il n'est pas mort. Je suis partie, avec Tonton. Je suppose que j'étais obligée. C'était... c'était, euh...

— Tu ne sais pas. Tu n'en as aucun souvenir, n'est-ce pas ?

Christine se rendit compte qu'elle respirait très fort, que ses mains étaient crispées sur les accoudoirs.

— Je sais que quelqu'un m'a emmenée... Je sais que ma mère était morte longtemps avant. Je sais que je ne pouvais pas rester avec lui, même si je le voulais...

— Ce ne sont pas des réponses, Christine.

Elle transpirait, haletait au point de sangloter.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. J'ai oublié. Je crois que je savais, avant, quand j'étais petite, mais tout ça est effacé maintenant.

Le docteur Armand écrivit une phrase sur un bloc-notes, puis joignit le bout de ses doigts et se pencha vers elle, une expression très sérieuse sur son visage rond.

— Tu sais ce que signifie le mot « abus », Christine ?

— Oui. Cette année il y a une leçon là-dessus, chaque quartidi.

— Est-ce que tu comprends qu'on t'a enlevée à ton père parce qu'il abusait de toi ?

Son cœur s'était mis à cogner. Elle se leva de la chaise, outrée.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle. Personne n'a jamais abusé de moi ! Personne n'a jamais... jamais...

Le docteur Armand lui adressa un sourire apaisant.

— Ne t'en fais pas, Christine, tout va bien. Assieds-toi, je t'en prie. Je ne veux pas te garder ici plus longtemps. Je vais nous fixer un autre rendez-vous, le prochain sextidi, après l'école, d'accord ? Comme ça nous pourrons parler davantage.

Il eut beau ramasser tous ses papiers d'un geste brusque, elle avait pu lire le mot qu'il venait d'écrire sur son bloc-notes, en lettres majuscules, reflétées dans le verre de ses lunettes : **DÉNI**.



Elle retourna le voir quatre jours plus tard, après l'école. Elle n'avait pas envie d'y aller, elle s'était évertuée à trouver des excuses pour s'y soustraire, mais elle ne parvint pas à ses fins. Tap n'était pas réapparu, même si elle avait essayé une douzaine de fois d'évoquer sa présence. C'était comme de tenter de renverser un mur de ciment : elle gaspillait ses forces contre une chose tellement massive qu'on devait aussi bien la considérer comme immuable. Et elle se faisait du souci pour elle-même. Et si Tonton avait raison ? Se pouvait-il que son esprit soit troublé ? que le docteur Armand lui-même ait raison ?

Il y avait une chaise longue dans le bureau du docteur Armand. Cette fois, il lui demanda de s'allonger

sur la chaise, tandis qu'il s'asseyait à côté d'elle en tenant une pièce d'or brillante au bout d'une chaînette.

— Regarde la pièce, dit-il. Concentre-toi sur elle. N'écoute que ma voix. Tu ne peux rien entendre d'autre que le son de ma voix. Tu ne peux rien voir, sauf la pièce d'or. Tu te sens très détendue...

Il continua dans cette veine pendant plusieurs minutes ; le monde extérieur s'effaça, ne laissant que le visage du docteur, la pièce de monnaie qui clignotait dans la lumière, sombre puis brillante, et la voix monocorde.

— Ton corps se souvient, Christine, même si ton esprit a enterré ses souvenirs... Tu te rappelles ce que ton père t'a fait... Tu te souviens de tout...

Elle tentait de se souvenir de la période de sa vie juste avant de venir vivre avec Tonton. C'était tellement difficile ! Tout cela se situait au-delà d'une barrière floue, ou plutôt comme à la fin d'une route abandonnée, presque disparue sous des plaques de terre. Elle devait contourner tant d'obstacles, des enchevêtrements de ronces, des troncs d'arbres abattus... Elle craignait de perdre complètement son chemin ; mais la voix du docteur l'accompagnait et l'encourageait. Et soudain, elle trouva quelque chose.

— Je me souviens, dit-elle. Je me souviens ; j'étais avec mon père... sur un bateau.

Une chaleur merveilleuse l'emplissait maintenant qu'elle avait récupéré ce souvenir longtemps perdu.

— Sur la mer... mais une mer tellement peu profonde qu'on voyait le fond de l'eau, et plein de poissons de toutes les couleurs qui nageaient. J'étais toute petite. Papa me tenait dans ses bras et me laissait regarder par-dessus la rambarde. J'avais peur, parce que j'étais penchée au-dessus de l'eau, mais Papa me tenait serrée très fort, alors je savais que j'étais en sécurité.

À ce moment elle prit possession du souvenir dans son entièreté, pur et lumineux comme un joyau finement

cisé. Elle, tenue serrée dans les bras de son père ; elle sentait la chaleur du corps de son papa, la solidité de ses os à travers le tissu de ses vêtements. Le vaisseau derrière elle ; ce n'était qu'une masse floue au coin de son regard, mais qui fleurait le bois et les épices, mêlés à un parfum floral apporté par le vent. Sous elle s'étendait une mer aux eaux transparentes sur laquelle dansait la lumière du soleil. Des poissons de toutes les formes nageaient au fond de l'eau, leurs écailles scintillant, leurs nageoires comme des ailes constellées de sequins battant lentement tandis qu'ils se faufilaient entre les algues. Ici et là, à demi enfouis dans le sable, d'énormes morceaux de métal sombre, comme les rouages d'une gigantesque horloge, mouchetés de couleur par la vie sous-marine : oursins, anémones, étoiles de mer, de toutes les teintes entre l'incarnat et le violet. Christine était consciente de diverses présences autour d'elle et de son père, mais aucune trop proche. Elle entendait le murmure de conversations, un soudain tintement aigu de métal. Mais presque toute son attention était portée vers l'eau, si loin sous elle, une distance qui l'exaltait et l'épouvantait tout à la fois. Malgré sa fascination pour les merveilles juste sous elle, elle ressentait une vive peur sous-jacente, une crainte atavique de tomber, aussi inévitable que peut l'être le besoin de respirer.

Elle était toute à son émerveillement, plongée dans ce fragment du passé miraculeusement exhumé de ses souvenirs, quand la voix du docteur Armand vint briser son bonheur.

— Christine... tu avais peur que ton père te laisse tomber, n'est-ce pas ?

« Mais non », dit-elle, à peine à demi consciente de sa présence. Pourquoi ne se taisait-il pas ? Mais il reprit :

— Tu me disais que tu avais peur. Pourquoi avoir peur, alors ?

— Parce que... j'étais penchée au-dessus de l'eau. J'aurais pu tomber, s'il ne m'avait pas tenue serrée.

Elle était en train de perdre prise sur le souvenir ; déjà le sentiment d'immanence s'était dissipé.

— Il te tenait serrée. Très serrée ?

— Oui. Je me rappelle ses mains sur moi.

C'était vrai ; elle se rappelait les mains de son père, ses doigts maigres, osseux et forts. Mais elle continuait à perdre prise sur le souvenir. Elle se surprit à se demander à quel endroit au monde on pouvait bien prendre un bateau sur une mer aussi peu profonde, et pourquoi, dans aucun des livres sur la vie marine qu'elle avait lus, elle n'avait jamais trouvé mention de poissons ressemblant à ceux dont elle se souvenait.

— Tu révéles des choses sans t'en rendre compte, Christine. Ton papa, qui te tenait si serrée ; tu crois qu'il aurait pu te laisser tomber ? Ou même te jeter de lui-même à l'eau ? N'avais-tu pas peur de te faire jeter à l'eau ?

Le docteur Armand la regardait intensément ; elle soutint le regard derrière les verres de ses lunettes, et les images dont elle s'était souvenue se dissipèrent comme des lambeaux de brouillard.

— Ton corps se souvient de tout, Christine, dit le docteur Armand. Dans tes cellules, il y a un souvenir parfait de chaque instant que tu as vécu. Tu dois te rappeler. Tu ne penses pas que tu avais senti ton père te secouer, comme s'il allait te jeter à l'eau ?

Elle plissa les paupières, retroussa les lèvres. S'efforça de se rappeler un tel sentiment. Il n'y en avait pas eu la moindre trace dans son souvenir, elle en était sûre. Mais maintenant, tout était devenu vague, fumeux. Elle continua à nier :

— Non, je ne l'ai pas senti me secouer. S'il me tenait serrée, ça devait être justement pour que je ne risque pas de tomber.

— Mais alors pourquoi avais-tu si peur ? Tu devais bien avoir une bonne raison. Si tu avais été toute seule, tu n'aurais pas eu peur de tomber, parce que tu aurais été capable de te tenir à la rambarde. Tu devais avoir une autre raison. Pourquoi ton papa te tenait-il si haut dans les airs ?

— Je n'étais pas si haut que ça. Et il voulait me montrer les poissons.

— Mais pourquoi ? Tu ne penses pas qu'il voulait te faire peur, plutôt ? Est-ce que tu avais été méchante ? Est-ce qu'il aurait pu te dire que tu étais méchante ? Tu ne te souviens de rien ? Je n'y crois pas, Christine. Tu te souviens, mais tu dois y mettre plus d'efforts.

Il y avait quelque chose, un autre souvenir, tellement vague... Elle dit :

— Je me souviens... une fois, j'ai fait quelque chose de mal, et mon père a dit mon nom. Il était fâché. Il a crié.

— Il t'a dit que tu avais été méchante.

— Je ne sais pas... peut-être, oui.

— Retourne à ce moment, Christine. Tu comprends ce que je te demande ? Je veux que tu reviennes en arrière dans le temps jusqu'à cet événement. N'aie pas peur, tu en es capable, tu peux te souvenir de tout.

Encouragée par le docteur Armand, Christine se concentra sur le lambeau de souvenir, qui devint lentement plus net. Oui, son père avait crié. Elle avait eu peur de sa colère. Le docteur Armand lui demanda si son père l'avait frappée. Se rappelait-elle avoir eu mal ?

Elle ne se souvenait d'aucune douleur. Mais le médecin insista, et après un long moment Christine parvint à s'en souvenir. C'était beaucoup plus difficile que pour la scène du bateau ; le docteur Armand eut besoin de beaucoup l'aider. Pour préciser le souvenir de la douleur, il lui demanda si elle l'avait ressentie à un endroit ou à un autre. Finalement, Christine se

rendit compte que c'était son visage, sa joue, qui souffrait. Elle en vint à se rappeler pleinement la brûlure d'une gifle sur son visage, comme la fois où elle avait été fouettée par une branche en traversant une haie à la suite d'une camarade. Alors oui, elle avait été frappée; mais pourquoi? Il fallut beaucoup d'autres questions avant que la raison ne devienne claire: pour la forcer à se taire, car elle pleurnichait trop fort. Elle se souvenait, maintenant. Comme l'avait promis le docteur Armand, son corps se souvenait.

Le médecin lui ordonna de se réveiller pleinement; au sortir de la transe, Christine eut un soubresaut de tout le corps et se redressa convulsivement. Sur la route envahie par les herbes, une petite section était maintenant défrichée. Son père qui criait, sa main cinglant la joue de Christine. La peur et les larmes. Elle dévisagea le docteur Armand, consternée.

— Pourquoi avez-vous fait ça? Pourquoi m'avez-vous fait me souvenir de ça? demanda-t-elle.

— Je veux t'aider, Christine. Et pour que tu ailles mieux, tu dois te ressouvenir de ce qui t'est arrivé quand tu étais petite. Tes souvenirs ont été réprimés. C'est un terme technique; disons que tu as choisi toi-même d'oublier. Sauf que si tu veux guérir, il faut que tu te rappelles ce que tu as oublié.

— Vous voulez dire qu'il y a autre chose? Qu'il y a d'autres fois où... où il m'a frappée?

— Je suis ici pour t'aider à le découvrir.

— Vous êtes sûr que c'est nécessaire? Je vais bien, vous savez, je vais mieux maintenant.

— Pauvre Christine; tu sais que ce n'est pas le cas. Ton ami imaginaire n'était qu'une partie du problème.

— Je ne comprends pas.

— Tu as gardé un ami imaginaire avec toi toutes ces années; mais ce n'est pas ton ami qui est le problème, il n'est qu'un symptôme. C'est comme quand on a la

grippe. On fait de la fièvre, mais le vrai problème ce n'est pas la fièvre. C'est qu'on a un virus en nous, et qu'il faut le vaincre pour aller mieux. C'est la même chose pour ton ami imaginaire. Il est parti, d'accord, mais ça ne veut pas dire que tu es guérie. Tu as des problèmes qui vont te rendre malheureuse toute ta vie, à moins que tu y travailles avec moi.

Christine, terrifiée, s'était remise à pleurer ; le docteur Armand lui offrit des mouchoirs qu'il tirait d'une boîte de carton décorée de fleurs roses.

— Allons, allons, Christine, ne pleure pas. Ce n'est pas si grave. Ton oncle veut que tu ailles mieux, et toi aussi c'est ce que tu veux. Moi, je suis là pour t'aider. Tu as déjà accompli beaucoup de progrès. Maintenant, je veux que tu rentres chez toi et que tu te reposes. Je te reverrai la semaine prochaine.

Elle retourna donc le voir le duodi suivant. Durant cette session, son corps se rappela d'autres détails. Des coups, et aussi des attouchements. Les choses progressèrent vite après cela. À partir de la cinquième session, Christine se mit à hurler régulièrement, tandis que le docteur Armand l'aidait à se ressouvenir de toutes les fois où son père l'avait frappée, et des autres choses qu'il lui avait faites. Car oui, il avait abusé d'elle, d'une multitude de façons qu'on lui demanda de décrire précisément et que le docteur Armand consignait soigneusement sur son bloc-notes. Ce fut durant la dixième ou la onzième séance que Christine se souvint enfin que son père avait tué sa mère sous ses yeux. Le docteur Armand la renvoya alors encore et encore à ce moment, jusqu'à ce qu'elle se soit remémoré le moindre détail du meurtre.

En rentrant chez elle après une séance, Christine prenait quelques biscuits, puis allait se coucher. Une fois dévêtue, les lumières fermées, elle rampait tout entière sous les couvertures et commençait à se frapper,

abattant sa main ouverte sur son visage, jusqu'à ce que la douleur soit trop forte pour être supportable. Cinq ou six coups lui suffisaient. Alors elle se roulait en boule et pleurait en silence, jusqu'à ce que le sommeil la délivre de sa douleur.

Le soir de la douzième séance, elle se frappa si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur. Couchée sous les draps, sa main gauche enfoncée dans sa bouche pour se forcer au silence, elle entendit la porte s'ouvrir et le pas de Tonton sur le plancher. Il prononça son nom et arracha les draps, juste à temps pour voir la main droite de Christine la gifler à toute volée.

Tonton lui prit les poignets et la supplia d'arrêter. Il tira sa main hors de sa bouche avec une infinie précaution ; dès que sa voix fut libérée, Christine se mit à gémir et à débiter des incohérences. Tonton passa ses bras autour de son cou, la prit à bras-le-corps et l'emmena dans la salle de séjour où il la fit asseoir dans son propre fauteuil. Christine se pelotonna au fond du siège, tremblant et sanglotant. Tonton s'empara du téléphone sur une petite table et fit deux appels ; son visage était écarlate et sa voix avait un ton de commandement.

Il enveloppa Christine dans une couverture et lui apporta un verre d'eau, lui caressa les cheveux et bredouilla des mots qui se voulaient apaisants ; elle n'écou-
tait rien de ses paroles, trop profondément enfoncée dans sa détresse.

Bientôt, on sonna à la porte ; Tonton alla ouvrir. C'était le docteur Armand. Christine poussa un gémissement mais n'avait pas la force de fuir. Tonton se mit à vitupérer contre le docteur, lequel lui répondit avec calme.

— Tout cela est parfaitement normal, dit-il sur un ton apaisant. Oui, j'avoue que j'ai été pris par surprise, puisque votre pupille semblait autrement très bien com-

poser avec les révélations. Vous devez comprendre que, au fur et à mesure que les traumatismes enfouis referont surface, il lui faudra inévitablement trouver un nouvel exutoire pour le stress. Ce comportement, c'est le signe d'un retour à la santé psychique. Il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter.

Tonton ne se laissa pas apaiser pour autant. Le docteur Armand finit par sortir de son sac une bouteille de plastique pleine de pilules orange.

— Vous avez eu raison de m'appeler, monsieur Matlin ; je ne dis pas le contraire. Nous voulons tous les deux que Christine aille mieux. Donnez-lui deux comprimés tout de suite, elle va pouvoir se calmer. Dorénavant, elle prendra un comprimé chaque soir avant le coucher, et deux après une séance. Cela devrait supprimer le comportement indésirable. Si jamais il revient, il y a d'autres médicaments plus forts auxquels nous pouvons avoir recours. Je vous encourage également à envisager un séjour de longue durée à l'hôpital, qui pourrait lui faire un grand bien.

Tonton n'était nullement réceptif à cette dernière suggestion, mais il força bel et bien Christine à prendre deux pilules immédiatement. Ce n'était pas facile de les avaler même avec un verre d'eau : l'enrobage des capsules collait à sa gorge, au point de lui donner envie de vomir. Quelques minutes à peine après les avoir prises, elle s'endormit. Au matin, elle était si étourdie qu'elle ne put se rendre à l'école ; c'était tout juste si elle parvenait à sortir du lit. Le soir venu, son esprit était plus clair, mais c'était déjà l'heure d'une nouvelle pilule orange. Elle l'avalait docilement. Au moins, il n'y en avait qu'une. Le matin du quartidi, elle retourna à l'école, les jambes molles et son esprit embrumé.

C'était là sa nouvelle routine. La séance, les pilules, la quasi-ivresse. Ses notes dégringolèrent car elle avait

perdu l'énergie qu'elle consacrait avant à ses devoirs. Tonton eut une conversation avec ses professeurs et il fut convenu qu'elle redoublerait son année si nécessaire. On lui offrit plusieurs livres avec des titres comme *Ce qu'il m'a fait, c'était mal* et *Ce n'est pas ma faute : Manuel à l'usage des victimes d'abus infantile*. Plusieurs fois par semaine, Tonton lui répétait combien il était fier d'elle, combien il admirait son courage. Jessica la poupee ramassait la poussière au fond d'un tiroir.



Lors de sa cinquantième séance, Christine recouvra un souvenir inattendu : concentrée sur un viol en particulier, elle revit en pensée le visage de Tonton qui la regardait avec concupiscence. Elle fit part de sa découverte au docteur Armand ; celui-ci la corrigea immédiatement. Tonton ne l'avait jamais rencontrée avant qu'elle ait été retirée à son père. Ce ne pouvait avoir été lui qu'elle avait vu ; il fallait que ce soit quelqu'un qui lui ressemblait. Avec l'aide du docteur Armand, grâce aux souvenirs inscrits dans ses cellules, pendant une séance deux fois plus longue qu'à l'ordinaire, Christine en vint finalement à comprendre que cela avait été un parfait inconnu, qui avait monnayé à son père l'usage de son corps, alors qu'elle n'avait pas trois ans et demi.

Au sortir de la transe, Christine était en nage. Même le docteur Armand semblait fatigué. Il lui donna des mouchoirs de papier pour éponger son visage baigné de sueur, fit couler de l'eau dans un petit verre de carton conique. Il la félicita de ses efforts ; elle venait d'accomplir une percée importante et pouvait être fière d'elle. Il lui ouvrit la porte de son bureau et lui rappela de prendre ses deux pilules au coucher.

Le soir venu, Christine se rendit à la cuisine, se versa un verre d'eau et avala les deux comprimés prescrits.

Elle remit la cruche d'eau dans le réfrigérateur, puis ouvrit à côté de l'évier le tiroir dans lequel Tonton rangeait des objets divers et en sortit une paire de ciseaux. Elle ouvrit les deux lames au maximum, empoigna fermement les ciseaux de sa main droite et posa la gauche à plat sur le comptoir. Puis elle abattit la lame sur sa paume.

Elle avait voulu rester silencieuse ; mais la douleur était si atroce qu'elle ne put retenir un cri. Ce qui ne l'empêcha pas d'extraire la lame de la blessure et de la brandir pour un nouveau coup.

Contemplant le sang rouge clair qui coulait de sa blessure, Christine hésita ; et l'instant d'après, Tonton était là, lui avait arraché les ciseaux et prenait sa main sanglante dans les siennes.

— Mon enfant, mon enfant ! hurla-t-il. Mais qu'est-ce qui te prend ! Je ne laisserai rien te faire du mal, comprends-tu ? Je ne laisserai rien te blesser !

Son visage écarlate n'exprimait aucune colère mais bien une peur panique. Christine ne put que hurler en réponse. Quelque chose en elle qu'elle ne pouvait ni expliquer ni contrôler s'était emparé de sa volonté. Elle se débattit dans la poigne de Tonton, tout son corps animé de soubresauts, comme une marionnette à fils dont on secouerait les barres au hasard. À force de se débattre, elle parvint à se libérer et s'écroula contre le comptoir. Ses jambes se déroberent sous elle ; elle tomba sur le sol, se mit à hurler encore et encore, comme pour se râper la gorge jusqu'au sang, jusqu'à s'étouffer et perdre conscience.

Elle se réveilla à l'hôpital, attachée à son lit par des courroies de cuir. Sa main gauche, emmaillotée dans un énorme bandage, lui faisait mal, sourdement, presque comme une démangeaison. Ses yeux la brûlaient à force d'avoir pleuré. Quelque chose n'allait pas avec sa gorge : elle avait perdu la voix et ne pouvait parler que dans un murmure.

Le docteur Armand vint à son chevet, son visage rond marqué d'une expression grave. Pour une fois, il portait un veston et une cravate.

— Je suis désolé, Christine, dit-il. Je n'avais pas prévu l'intensité de ta réaction. Mais je dois dire que j'ai été aussi surpris que toi par ce que nous avons découvert. Je ne me suis pas rendu compte, sur le coup, à quel point c'était un moment-clef pour toi. Je te demande pardon ; j'aurais dû te garder sous supervision. Maintenant que tu es ici, les choses vont aller mieux. On va t'enlever les entraves bientôt, ce n'est qu'un arrangement temporaire. On va te donner un autre remède : c'est un médicament tout nouveau, tout aussi efficace à calmer, mais qui ne te donnera pas du tout sommeil. Je me doute qu'en ce moment tu ne te sens pas heureuse, mais crois-moi, c'est un moment d'une grande importance dans ta vie. Dans l'avenir, tu t'en souviendras comme du jour où tu as enfin commencé à guérir.

Christine aurait voulu le frapper, le poignarder avec les ciseaux, non pas à travers la paume mais en plein cœur. Mais elle avait tort de ressentir cela, elle le savait. C'était lui qui l'avait aidée ; même si ses révélations ne lui avaient apporté que de la douleur, il lui faisait du bien. Les larmes lui vinrent à nouveau aux yeux à la pensée de tout le mal qu'elle causait au docteur Armand. « Pardonnez-moi », chuchota-t-elle, « j'ai tellement honte. » Il lui tapota la main.

— Ne t'inquiète pas, Christine, tout va bien aller. Je m'en occupe personnellement.

Le lendemain, on retira les courroies. Au lieu des comprimés orange, on lui en avait administré des blancs. Ceux-là étaient beaucoup plus efficaces en effet : après les avoir avalés, Christine sentait ses émotions emmâlotées dans du coton, mais le reste de son esprit n'était plus engourdi comme avant.

Le docteur Armand revint la voir et ils eurent une séance d'hypnose dans la chambre d'hôpital, avec le plein consentement du personnel. Maintenant qu'elle avait effectué sa percée, le docteur Armand parvint à lui faire retrouver le souvenir d'autres occasions où elle avait été agressée par des étrangers. Ce jour-là, elle se souvint de deux viols. De trois autres le lendemain.

À la fin de la semaine, à raison d'une séance par jour, Christine avait enfin reconstitué l'ensemble de son histoire. À partir de l'âge de trois ans et demi, avec la complicité passive de sa mère, son père avait vendu le corps de sa fille à une brochette de pédophiles. Le jour où la pauvre femme avait osé protester, le père de Christine l'avait assassinée sous les yeux de l'enfant.

Incapable de dissimuler son méfait, il avait été pris en charge par les autorités. On lui avait bien sûr enlevé Christine, qui avait été confiée en adoption à Tonton, qui n'avait en réalité aucun lien de parenté avec elle. Tonton s'était évertué à l'abriter des horreurs de son passé, mais les traumatismes subis par sa pupille avaient laissé des traces indélébiles. Si elle n'avait pas été voir le docteur Armand, les choses auraient été encore pires, car le passage du temps n'aurait fait qu'aggraver son état. Maintenant, l'abcès avait été crevé. Grâce aux nouveaux médicaments et à l'aide constante du docteur Armand, Christine était enfin sur le chemin de la guérison.

LEXIQUE

Abanche

Légume cylindrique, vaguement similaire au concombre, cueilli quand il est à peine mûr et mariné.

Aluvien

Capitale du duché de Kawlend.

Ambith (6044-)

Duchesse de Kawlend. Se rangea du côté de Vaurd durant la Guerre d'Usurpation.

Archeled

Duché de l'est de Chrysanthe, riche et densément peuplé. Le duc Edric y règne.

Buell (l'Archiviste)

Un Héros du Livre, consulté par Casimir durant son périple sous le monde. Buell fut le dépositaire du savoir universel pour une dynastie entière. Sa mémoire remontait à la lointaine antiquité, mais devenait lacunaire au-delà d'un millier d'années dans le passé. Il avait l'esprit d'un enfant docile et répondait à toute question qui lui était posée par quelqu'un en position d'autorité. Il fut assassiné, sans doute pour étouffer une information dangereuse que Buell aurait tôt ou tard révélée.

Casimir (6058-)

Enchanteur, élève de Firflow. Entra au service d'Evered en 6079, quatre ans après la fin de la Guerre d'Usurpation.

Christine (Matlin) (6077-)

Fille d'Edisthen. Enlevée à l'âge de quatre ans et emmenée dans le monde factice d'Errefern, où elle demeura pendant treize années, gardée par le sorcier Mathellin et ignorant tout de sa filiation, jusqu'à ce qu'elle soit secourue par Quentin. Son nom dans ce livre est une traduction de la langue originelle : littéralement, « fille de l'oint de Dieu ».

Edisthen

Héros du Livre qui renversa Vaurd et prit sa place sur le trône de Chrysanthe, ce qui donna lieu à la Guerre d'Usurpation.

Errefern

Le monde factice au sein duquel Christine fut emprisonnée pendant treize ans. Son issue se trouve parmi les Haies, au sud de Tiellorn.

Estephor

Duché du nord de Chrysanthe. Son climat est relativement froid et il n'est guère fertile. Sa population est réduite.

Evered (6059-)

Fils aîné de Vaurd. Sa raison se brisa lorsque son père mourut en affrontant Edisthen.

Freynie (Alfreyne) Long (1963-)

Meilleure amie de Christine en Errefern.

Guerre d'Usurpation

Le conflit qui débuta immédiatement après la mort de Vaurd et la prise du trône de Chrysanthe par Edisthen. Le duché de Kawlend se rangea du côté des fils de Vaurd pour déclarer Edisthen un usurpateur dont la prétention au trône était sans fondement. Se termina par la défaite de la lignée de Vaurd. Conflit de faible envergure par comparaison avec les guerres des millénaires précédents, il fut néanmoins considéré par les contemporains comme une guerre sanglante qui marquerait les générations à venir.

Haies, les

Structure labyrinthique faite de buissons très denses poussant en ligne droite et formant des corridors sinueux, résultat d'anciennes magies datant de l'aube du monde. Les Haies forment un carré approximatif de 160 kilomètres de côté. L'épaisseur des côtés n'atteint pas deux kilomètres.

Juldrun

Souvent appelée Juldrun aux Cent Mains. Une enchantresse du lointain passé, célèbre pour ses nombreux accomplissements prodigieux.

Jyndyrys

Le monde factice dans lequel disparut Orion, à la recherche de Christine.

Kawlend

Duché du sud de Chrysanthe. Son climat est frais mais son terrain est très fertile. Kawlend se rangea du côté des fils de Vaurd durant la Guerre d'Usurpation.

Livre, Le

Principale métaphore théologique de Chrysanthe. Symbolise le miracle au cœur de la Création, la volonté de Dieu rendue tangible.

Mathellin (6049-)

Devint enchanteur officiel de la cour en 6071 après qu'Orion fut congédié par Vaurd. Le gardien de Christine au sein d'Errefern pendant neuf années.

Mélogianne (6061-, née en Archeled)

L'apprentie d'Orion.

Mondes factices

Domaines d'existence constitués d'un empilement de réalités parallèles. Créés par magie, ils débouchent sur Chrysanthe. Les mondes factices diffèrent les uns des autres, mais de par leur nature même leur étendue ne connaît pas de limites. Un adepte peut voyager à travers les réalités d'un monde factice pour y découvrir le spectre infini de possibilités offertes. Les objets tangibles, y compris les êtres vivants, peuvent passer d'une réalité à l'autre au sein du monde factice. Toutefois, ils ne peuvent le quitter pour Chrysanthe. Cela amène la plupart des philosophes à conclure que les mondes factices ne sont que des rêves incarnés et que ceux qui y vivent ne sont pas vraiment réels. Il peut exister des gradients au sein des mondes factices, qui permettent à quiconque de traverser d'une réalité à l'autre. De même que tout rêve garde en lui le potentiel de virer au cauchemar, ceux qui explorent les mondes factices doivent les considérer comme intrinsèquement dangereux.

Orion

Enchanteur immensément puissant. Entra au service du roi Vaurd en 6066 et le quitta en 6071. Disparut en quête de Christine au sein du monde factice Jyndryrs.

Quentin (sire Quentin de Lydiss) (6068-)

Un chevalier de Chrysanthe. Partit en quête de Christine en 6085. Il la retrouva en Errefern et la ramena au monde réel en 6094. Comme tous les titres en Chrysanthe, « de Lydiss » dénote uniquement le lieu de naissance de Quentin et non pas la possession d'un quelconque fief.

Témérorrn

Duché central de Chrysanthe, sous l'autorité directe du souverain. Le cœur de Témérorrn est entouré par les Haies.

Testenel

Immense château bâti hors des murs de Tiellorn. La demeure des souverains de Chrysanthe depuis plusieurs millénaires.

Tiellorn

Capitale de Chrysanthe. La plus ancienne cité fondée par la race humaine.

Vaurd

Né en 6034, fils aîné du roi Alyfred. Roi de Chrysanthe de 6058 à sa mort en 6074. Vaurd épousa Véronique, de la noblesse mineure de Kawlend. Ils eurent quatre enfants, tous des garçons : Evered, Innalan, Olf et Aghaid.

Veraless

Soldat né en Kawlend en 6038. Devint capitaine de la nef des airs *Cœur-de-Suie*.

Véronique

Née en 6039 en Kawlend. Épouse du roi Vaurd. Quoique de basse noblesse, n'étant que la fille d'un baron, elle était parente de la duchesse Ambith, son père étant le cousin de celle-ci. Elle fut gardée prisonnière à la cour de Chrysanthe après le décès de Vaurd.



YVES MEYNARD...

... est né le 13 juin 1964 à Québec. Si la ville de Longueuil a été pendant de nombreuses années son lieu de résidence, il habite depuis 2014 en Outaouais. Auteur de plusieurs livres, dont *Le Livre des Chevaliers*, *L'Enfant des Mondes Assoupis* et *Les Marches de la Lune morte*, il a aussi signé, en collaboration avec Jean-Louis Trudel, sous le nom de Laurent McAllister, *Les Leçons de la cruauté* et *Suprématie*. Puisqu'il maîtrise parfaitement autant l'anglais que le français, Yves Meynard a publié depuis 1986 une soixantaine de nouvelles dans les deux langues. La qualité de sa production lui a d'ailleurs mérité quatre prix Aurora, trois prix Boréal et un Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection «GF»

048	<i>Et Dieu perd son temps</i>	Camille Bouchard
049	<i>Toutes les peurs</i> (Jason Wade -2)	Rick Mofina
050	<i>La Chute de Mirial</i>	Marie Bilodeau
051	<i>Les Monstres intérieurs</i>	Héloïse Côté
052	<i>L'Autre Reflet</i>	Patrick Senécal
053	<i>Les Cendres de Sedna</i>	Ariane Gélinas
054	<i>La Guerre de Mirial</i>	Marie Bilodeau
055	<i>Une tombe parfaite</i> (Jason Wade -3)	Rick Mofina
056	<i>Où le soleil s'éteint</i>	Jacques Côté
057	<i>Enfants de la Terre et du Ciel</i>	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Vie rêvée de Frank Bélair</i>	Maxime Houde
059	<i>L'Ombre des monastères</i>	Jean Louis Fleury
060	<i>Il y aura des morts</i>	Patrick Senécal
061	<i>La Voie des pierres</i> (Les Pierres et les Roses -1)	Élisabeth Vonarburg
062	<i>La Vieille Fille et le photographe</i>	Catherine Sylvestre
063	<i>De ton fils charmant et clarinettiste</i>	Richard Ste-Marie
064	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
065	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>La Voie des roses</i> (Les Pierres et les Roses -2)	Élisabeth Vonarburg
068	<i>Les Traîtres du Camp 133</i>	Wayne Arthurson

Collection «Romans» / «Nouvelles»

122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier
139	<i>RESET - Le Voile de lumière</i>	Joël Champetier
140	(N) <i>Odyssées chimériques</i>	Claude Lalumière
141	<i>L'Infortune des bien nantis</i>	Maxime Houde
142	<i>La Saga d'Illyge</i>	Sylvie Bérard
143	<i>Montréal</i>	Éric Gauthier

144	<i>Le Deuxième Gant</i>	Natasha Beaulieu
145	<i>Une mort comme rivière</i> (Les Carnets de Francis -3)	François Lévesque
146	<i>L'Inaveu</i>	Richard Ste-Marie
147	<i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)	Liz Brady
148	<i>Un ménage rouge</i>	Richard Ste-Marie
149	<i>Mauvaise Rencontre</i> (Jane Yeats -2)	Liz Brady
150	<i>L'Ensorceleuse de Pointe-Lévy</i> (Le Crépuscule des arcanes -1)	Sébastien Chartrand
151	<i>Projet Sao Tomé</i>	Michel Jobin
152	<i>La Course de Jane</i> (Jane Yeats -3)	Liz Brady
153	<i>Une maison de fumée</i>	François Lévesque
154	<i>Le Frère de Lumière</i> (Les Voyageurs -1)	Héloïse Côté
155	(N) <i>La Musique du soleil</i>	Élisabeth Vonarburg
156	<i>Le Garçon qui savait lire</i> (Les Voyageurs -2)	Héloïse Côté
157	<i>Hôtel Olympia</i>	Élisabeth Vonarburg
158	<i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1)	Jacques Côté
159	<i>Les Visages de l'humanité</i>	Jean-Jacques Pelletier
160	<i>Regarde-moi</i>	Natasha Beaulieu
161	<i>Sous le ciel</i>	Guy Gavriel Kay
162	<i>La Voix de la Lumière</i> (Les Voyageurs -3)	Héloïse Côté
163	<i>La Voyante des Trois-Rivières</i> (Le Crépuscule des arcanes -2)	Sébastien Chartrand
164	<i>Le Sang des prairies</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -2)	Jacques Côté
165	<i>Et à l'heure de votre mort</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -3)	Jacques Côté
166	<i>Derniers Pas vers l'enfer</i>	Maxime Houde
167	<i>L'Oiseau de feu -1. Les Années d'apprentissage</i>	Jacques Brossard
168	<i>L'Oiseau de feu -2A. Le Recyclage d'Adakhan</i>	Jacques Brossard
169	<i>L'Oiseau de feu -2B. Le Grand Projet</i>	Jacques Brossard
170	<i>L'Oiseau de feu -2C. Le Sauve-qui-peut</i>	Jacques Brossard
171	<i>L'Oiseau de feu -3. Les Années d'errance</i>	Jacques Brossard
172	<i>Repentir(s)</i>	Richard Ste-Marie
173	<i>Le Sorcier de l'île d'Orléans</i> (Le Crépuscule des arcanes -3)	Sébastien Chartrand
174	<i>Le Cas des casiers carnassiers</i> (Malphas -1)	Patrick Sénécal
175	<i>Torture, luxure et lecture</i> (Malphas -2)	Patrick Sénécal
176	<i>La Dérive des anges</i> (Reed & Sydowski -1)	Rick Mofina
177	<i>La Peur au corps</i> (Reed & Sydowski -2)	Rick Mofina
178	<i>Le Sang des autres</i> (Reed & Sydowski -3)	Rick Mofina
179	<i>Sans retour</i> (Reed & Sydowski -4)	Rick Mofina
180	<i>Tu seras mienne</i> (Reed & Sydowski -5)	Rick Mofina
181	<i>Le Fleuve des étoiles</i>	Guy Gavriel Kay
182	<i>La Femme de Berlin</i>	Pauline Vincent
183	<i>Le Secret du 16 V</i>	Natasha Beaulieu
184	<i>Les Marches de la Lune morte</i>	Yves Meynard
185	<i>Ce qui se passe dans la cave reste dans la cave</i> (Malphas -3)	Patrick Sénécal
186	<i>Grande Liquidation</i> (Malphas -4)	Patrick Sénécal
187	<i>La Misère des laissés-pour-compte</i>	Maxime Houde
188	<i>Brouillard d'automne</i>	Lionel Noël
189	<i>Cartel</i>	Camille Bouchard
190	<i>Le Blues des sacrifiés</i>	Richard Ste-Marie
191	<i>Le Sommeil des arbres-machines</i> (Le Jeu du Démiurge -1)	Philippe-Aubert Côté
192	<i>Un monde à l'éternité</i> (Le Jeu du Démiurge -2)	Philippe-Aubert Côté

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUTS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

CHRYSANTHE 1. LA PRINCESSE PERDUE
est le soixante-neuvième volume de la collection «GF»
et le deux cent quatre-vingt-cinquième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en août 2018
pour le compte des éditions





Auteur de plusieurs livres, dont Le Livre des Chevaliers et L'Enfant des Mondes Assoupis, Yves Meynard a aussi signé, en collaboration avec Jean-Louis Trudel, sous le nom de Laurent McAllister, Les Leçons de la cruauté et Suprématie. Puisqu'il maîtrise parfaitement autant l'anglais que le français, il a publié depuis 1986 une soixantaine de nouvelles dans les deux langues. La qualité de sa production lui a d'ailleurs mérité quatre prix Aurora, trois prix Boréal et un Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois.

CHRYSANTHE

1. *La Princesse perdue*

Abandonnée en bas âge par un père violent à la mort de sa mère, Christine a été secourue et élevée par Tonton, un homme bienveillant bien que froid et avare de son amour. C'est pourquoi Christine apprécie tant la gentillesse de Tap Pleine-Lune, son ami lapin qui parle.

Devenue adolescente, Christine comprend qu'il n'est plus raisonnable d'avoir un ami imaginaire et rompt donc avec Tap, même si ce dernier clame qu'il existe réellement. Le choc de la séparation est si brutal que la jeune fille doit consulter un psychiatre qui, au fil de séances aussi longues que pénibles, lui fait revivre sous hypnose les événements difficiles de son enfance, dont les viols à répétition auxquels son père et ses amis la soumettaient.

Pourtant, voilà qu'une rencontre (fortuite ?) change à tout jamais le destin de Christine, qui se met soudain à douter : et si tous ses affreux souvenirs étaient fabriqués ? Et si, en réalité, elle n'était pas une rescapée mais une... prisonnière ? Et si, plus incroyable encore, comme l'affirme le jeune homme qui souhaite l'y emmener, Christine venait d'un monde merveilleux où elle était une véritable princesse ?



19,00 € TTC

24,95 \$